



HAL
open science

Un nouvel Ailleurs. L'Image du Monde de Giovanni Villani

Colette Collomp

► **To cite this version:**

Colette Collomp. Un nouvel Ailleurs. L'Image du Monde de Giovanni Villani. Cahiers d'Etudes Romanes, 2011, L'Ailleurs. Pratiques et représentations, 1 (23), p. 11-28. hal-01164113

HAL Id: hal-01164113

<https://amu.hal.science/hal-01164113>

Submitted on 16 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un nouvel Ailleurs. L'Image du Monde de Giovanni Villani

Colette COLLOMP
Université de Provence

Résumé

Cette étude est destinée à définir l'*ailleurs* que décrit Giovanni Villani dans la *Nuova cronica*. L'analyse de la représentation, dans cette chronique, des diverses parties de l'univers traditionnellement exposées par les Encyclopédistes du Moyen Âge et de leur insertion dans le discours met en évidence les liens qui unissent cet *ailleurs* à Florence, et tente de démontrer l'originalité de sa représentation.

L'un des plus grands mérites de l'historiographie médiévale est d'avoir inscrit l'Histoire dans le temps, cependant elle n'a pas ignoré complètement l'espace. Si les réflexions plus ou moins savantes sur l'univers, les tentatives d'explication des phénomènes naturels sont avant tout le fait des encyclopédistes médiévaux, depuis le X^e siècle au moins, dans l'Occident chrétien comme dans l'Islam, la *descriptio terrae* constitue l'introduction obligée de toute chronique. La *Nuova cronica* de Giovanni Villani n'échappe pas à cette contrainte et si l'espace qu'elle dessine est déterminé par les connaissances géographiques et livresques de son auteur, il n'en demeure pas moins symptomatique d'une chronique souvent qualifiée d'universelle mais dont la "florentinité" est manifeste. Or l'identité d'une communauté se construit à partir de sa délimitation par rapport aux autres, de l'image que ses membres se font de l'*ailleurs*, notion complexe qui tend à séparer le "dedans" du "dehors" selon des frontières psychologiques, physiques, ethniques, géographiques, politiques, juridiques, sociales, religieuses et culturelles. Ainsi, la représentation d'un *ailleurs* parfois source de peurs, de périls et de crises, et d'un *ici* unique point de référence de cet *ailleurs* est-elle révélatrice de la singularité de l'individu et du groupe qui la produit. De ce fait, définir l'*ailleurs*

représenté dans la *Nuova cronica* permet de mieux cerner l'identité et les valeurs du groupe auquel appartient son auteur, c'est-à-dire celles de la riche bourgeoisie marchande florentine de la première moitié du XIV^e siècle.

En préambule, il convient de préciser que le mot *Géografia* apparaît pour la première fois en 1482 dans le titre d'une œuvre, une traduction italienne de Ptolémée. Le Moyen Âge entendait par cosmographie ce que nous entendons par géographie et ce mot englobait ce qui forme aujourd'hui la cosmographie mais aussi les diverses disciplines qui constituent la géographie moderne : géographie physique, humaine, politique... Nous utiliserons par commodité les termes modernes.

La description de l'univers intervient dès le début du livre I de la *Nuova cronica*¹, au moment où Villani évoque les premiers âges de la création selon la partition effectuée par Eusèbe de Césarée. Elle s'étend sur trois courts chapitres consacrés respectivement à l'Asie, l'Afrique et l'Europe, les trois parties traditionnellement habitées de la Terre. Ces trois parties sont de tailles inégales : l'Asie occupe presque la moitié de la terre habitée, l'Europe et l'Afrique se partagent le reste. L'Asie occupe toute la partie supérieure puis vient l'Europe, à l'occident, et enfin l'Afrique : il s'agit de la représentation dite en T-O (*Terrarum orbis*) du globe terrestre consacrée dans la tradition médiévale par Isidore de Séville. Héritage de la géographie grecque reprise par les Romains, cette division adoptée par les Juifs hellénisés avait été adaptée à l'enseignement biblique en la faisant coïncider avec la répartition du monde entre les trois fils de Noé : à Sem, l'aîné, l'Asie ; à Cham, le cadet, l'Afrique ; au benjamin, Japhet, l'Europe.

C'est cette double division que reprend la *Nuova cronica*. Après la destruction de la tour de Babel et la confusion provoquée par la pratique soudaine de soixante-douze langues différentes, les soixante-douze tribus des fils de Noé rassemblées sous l'autorité de Nembrot se séparent et

[...] il fut nécessaire que les tribus et les lignées de ceux qui vivaient alors se séparent et habitent des pays différents. Et la

¹ Giovanni VILLANI, *Nuova cronica*, a cura di Giuseppe Porta, Parma, Fondazione Pietro Bembo / Ugo Guanda, 1990, vol. I, pp. 5-10. Désormais : *Nuova cronica*. Toutes les traductions sont effectuées par nos soins.

première répartition générale fut qu'on divisa le monde en trois parties, selon les lignées des fils de Noé.²

Les limites des parties alors définies sont également traditionnelles : l'Asie, ceinturée aux trois quarts par l'Océan, s'étend du Tanaïs (Don) jusqu'au Nil :

La première partie, et la plus grande, s'appela Asie, elle contient presque la moitié, et davantage, de la terre habitée, c'est-à-dire toute la partie est, à partir de la mer Océan et du Paradis terrestre, en allant vers le nord, jusqu'au fleuve Tanaïs en Soldanie qui se jette dans la mer Majeure appelée Pontique dans les Écritures ; et vers le sud elle va jusqu'à la frontière du désert qui sépare la Syrie de l'Égypte et au fleuve Nil dont l'embouchure se trouve à Damiette en Égypte et qui se jette dans notre mer.³

Villani y ajoute le nom des provinces qui composent ce continent : Comanie, Inde, Chaldée, Perse, Assyrie, Mésopotamie, Médie, Arménie, Georgie, Turquie et Syrie mais il ne poursuit pas la description au-delà⁴ et, contrairement à de nombreux encyclopédistes et érudits médiévaux, il ne fait pas de cette partie du monde le lieu d'habitation par excellence d'animaux fantastiques et de peuples plus ou moins monstrueux. Son compatriote Brunetto Latini, par exemple, décrivait ainsi les habitants de l'Inde :

Les genz qui habitent entor le flum Indus devers midi sont de vert color [...] Ceaus qui habitent au mont Niles ont les piez envers, c'est la plante desus, en chascun .viii. dois. Autres i a qui ont teste de chien, et les autres n'ont chiés ; mes l[or] oills sont es espalles. Unes genz i a qui, maintenant que il naissent, ses cheviaus devient blans et chenus [et] en viellesce noircissent. Les autres ne ont que un oil et les autres une jambe. Et si i a femes qui portent un enfant .V. anz, mes il ne vivent outre l'aage de .viii. anz.⁵

De même, si Villani cite le paradis terrestre dans sa délimitation de l'Asie, il ne sacrifie pas à la tradition en évoquant longuement son

² *Nuova cronica*, I, 2, vol. I, p. 6.

³ *Ibidem*, I, 3, p. 7.

⁴ Cf. par comparaison le long chapitre que Brunetto Latini consacre à l'Asie où il aborde successivement les causes et les conséquences des crues du Nil, les raisons de la couleur de la mer Rouge et de la dénomination de la mer Morte et où il décrit les principales villes passées et présentes et les cours d'eau majeurs de tout le continent. Brunetto Latini, *Trésor*, a cura di P. G. Beltrami, P. Squillacioti, P. Torri et S. Vatteroni, Torino, Einaudi, 2007, I, 122, pp. 188-202.

⁵ *Ibidem*, pp. 199-200.

climat tempéré, le jardin d'Eden et la source d'où jaillissent les quatre fleuves qui irriguent la terre⁶. Il ne consacre pas la moindre ligne de description à un lieu considéré comme géographique à part entière et qui constitue parfois même une destination⁷.

L'Afrique est ensuite évoquée, avant l'Europe, selon l'ordre de naissance des fils de Noé. Ce choix, guidé semble-t-il par une perspective historique, n'est pas le plus commun : Isidore de Séville⁸ et Brunetto Latini⁹ choisissent une optique géographique et décrivent les continents par ordre décroissant de taille et donc l'Afrique en dernier. Cependant, Villani ne lui consacre que quelques lignes en citant les repères traditionnels de l'Afrique romaine décrite par Lucain dans la Pharsale et par Salluste dans le *De bello jugurthino* : le Nil, l'Egypte, la Numidie, la Mauritanie... Sur ce point, les encyclopédies et les Images du monde contemporaines n'offrent pas plus d'informations géographiques mais, ici aussi, elles abondent en anecdotes fantastiques (Troglodytes, ville de Garesmans, peuples étranges) et ne manquent jamais de rappeler que là coulait le Léthé, « fleuve de l'oubli »¹⁰.

Les descriptions de l'Asie et de l'Afrique que propose Villani se distinguent donc par leur grande sobriété et leur caractère essentiellement topographique : aucune place n'est laissée aux *mirabilia* et autres clichés mythiques ou stéréotypes culturels. Faisant suite au récit de la destruction de la tour de Babel, elles se contentent de fournir au lecteur des informations sur les lieux évoqués par ce récit : la géographie est ici au service de l'histoire.

La description de l'Europe est à la fois plus riche et plus personnelle. Elle débute à l'est, avec le fleuve Tanaïs, puis dessine scrupuleusement les côtes, en indiquant systématiquement les directions à emprunter pour suivre les contours du continent européen, et nomme les régions et pays rencontrés : depuis Constantinople, il faut descendre vers le sud vers

⁶ Cf. par comparaison *Isidori hispalensis episcopi etymologiarum sive originum*, Liber XIV, *De terra et partibus*, III, *Asia*, in PL 82, col. 495-496 et Brunetto LATINI, *op. cit.*, I 123, pp. 200-202.

⁷ Cf. la célèbre « *Navigatio Sancti Brendani abbatis* » rédigée en latin ou le « Voyage de saint Brendan » en anglo-normand.

⁸ *Etymologiarum*, Liber XIV, 1-3.

⁹ Brunetto LATINI, *op. cit.*, I 121-124, pp. 186-218.

¹⁰ « Dedens les parties de Aufrique sont les .II. sirtes dont li contes fait mention ci desoure, et l'isle de Mene où est li fluns d'Enfer, et que les ames qui en boivent perdent la remembrance de toutes les choses alées, en tel manière que eles n'ont plus memoire quant eles rentrent es autres cors, selon l'opinion as méscréans. », *Ibidem*, pp. 214-216.

Salonique et les îles grecques, puis remonter vers le nord de l'Adriatique jusqu'à l'Istrie et au Frioul, et tourner à la Marche Trévise et à Venise pour descendre vers le sud en faisant le tour de l'Italie par la Romagne, Ravenne, la Marche d'Ancône, les Abruzzes, la Pouille jusqu'en Calabre, au détroit de Messine et à la Sicile. Puis, il faut revenir vers le nord pour rejoindre Naples et Gaète puis Rome, la Maremme et la Toscane jusqu'à Pise puis Gênes, en laissant au passage la Corse et la Sardaigne. Il convient ensuite de longer la Provence, la Catalogne et l'Aragon, l'île de Majorque, Grenade, une partie de l'Espagne jusqu'au détroit de Séville, face à l'Afrique, puis tourner à droite, au « bord extérieur de l'Océan », contourner l'Espagne, la Castille, le Portugal et la Galice vers l'ouest et la Navarre, la Bretagne, la Normandie, en laissant les îles d'Irlande pour poursuivre vers la Picardie, la Flandre et le royaume de France en laissant au passage, à l'ouest, l'Angleterre et l'Ecosse. Puis, au nord de la Flandre, on rencontrera l'Islande, la Hollande, la Frise, le Danemark, la Norvège et la Pologne. La description se termine par l'énumération de pays plus continentaux jusqu'au fleuve Tanaïs, son point de départ.

L'hypothèse que Villani ait travaillé avec une carte n'est pas à exclure car les repères géographiques du plus ancien portulan d'origine occidentale connu, la Carte dite "pisane" (parce que trouvée à Pise par le chevalier Micali) mais qui aurait été élaborée à Gênes à la fin du XIII^e siècle, correspondent très exactement au parcours qu'il propose. Ce tracé se distingue par son organisation rigoureuse : il témoigne de l'activité professionnelle de son auteur qui a lui-même parcouru certaines des voies commerciales qu'il retrace, et il les connaît toutes car il s'agit des lieux de passage et de séjour des marchands florentins dont les activités diverses ont pour cadre un espace international immense – l'Europe occidentale, centrale et septentrionale et tous les pays de la Méditerranée – et dont la monnaie, ne l'oublions pas, était utilisée et appréciée jusqu'en Chine. L'itinéraire choisi par Brunetto Latini sur le même continent est, par exemple, beaucoup plus chaotique. Il débute en Italie par Rome, la Campanie, les Pouilles, la Calabre pour aboutir en Sicile, remonte en Romagne puis en Lombardie, retourne à l'est vers Trévise puis à l'ouest vers Gênes, la Sardaigne, la Corse. Puis viennent l'Adriatique, la Sicile, la Grèce jusqu'aux Dardanelles. Il revient par le nord-ouest vers l'Allemagne, la France, l'Espagne puis repart vers le nord de la France, les Îles britanniques et enfin rejoint le sud avec les Hébrides.

Mais les informations géographiques offertes par la *Nuova cronica* ne s'arrêtent pas là car la rhétorique conseille que l'on distraie et instruisse le lecteur par des digressions – et la description en constitue le meilleur exemple, pour autant qu'elle traite du pays, des hommes qui l'habitent et des choses singulières que l'on peut y rencontrer.

Ainsi trouvons-nous, à l'ouverture du livre II, après le récit de l'édification de Florence par les Romains, une description de la Toscane suivie d'un chapitre qui énumère ses évêchés et d'une série de courts chapitres consacrés à ses villes principales qui complète un aperçu de l'environnement géographique de Florence. De la Toscane, Villani mentionne les frontières naturelles mais aussi les villes qui les bordent : à l'est, le Tibre qui descend vers le sud jusqu'à Ostie ; au nord-ouest, le fleuve Magra qui prend sa source dans les Apennins, au nord de Pontremoli ; à l'ouest, la mer tyrrhénienne qui borde la Maremme, Piombino, Pise et Luni, là où se jette le Magra ; au nord-est, les Apennins qui la séparent de la Lombardie, de la Romagne et de Bologne. Il cite également l'Arno dont il suit le cours depuis sa source en rappelant qu'il traverse les montagnes de la Vernia où Saint François se retira. Il termine sa description de la Toscane par trois évocations littéraires. Elles concernent toutes les trois l'Arno. La première est une citation extraite de l'*Énéide* et se réfère au Sarno, souvent confondu avec l'Arno ; les deux autres se réfèrent à Paul Orose et à Tite-Live et rappellent le passage en Toscane d'Hannibal et de ses éléphants. Cependant, Villani ne se contente pas de citer ces *auctores*, dans un souci didactique, il les commente en cherchant “sur le terrain” des preuves tangibles de la véracité de leurs propos. Ainsi, au sujet du passage d'Hannibal, il précise :

À notre avis, cet Hannibal descendit de la montagne entre Modène et Pistoia, et il y avait des marécages dans l'Arno à partir de Florence jusqu'après Signa ; et cela se prouve car, jadis, entre Signa et Montelupo, au milieu de l'Arno, là où il se rétrécit entre les roches montagneuses, il y avait une très grande pierre qui s'appelait et s'appelle Golfolina et qui, de par sa grosseur et sa hauteur, occupait tout le cours de l'Arno de sorte qu'elle le faisait déborder très près de là où se trouve aujourd'hui la ville de Florence et, à cause de ce débordement, l'eau de l'Arno, de l'Ombrone et du Bisenzio se répandait dans la plaine au-dessous de Signa, et de Settimo, et de Prato et de Micciole et de Campi, jusqu'au pied des montagnes, en formant des marécages. Mais il se trouve – et on voit par soi-même – que ladite pierre Golfolina a été taillée et abaissée de force par des maîtres-maçons avec des

pics et des ciseaux et ainsi, le cours de l'Arno ralentit et baissa et lesdits marécages diminuèrent et devinrent terre exploitable. Tite-Live raconte exactement cela, en des mots presque similaires, lorsqu'il dit que le col et le lieu où Hannibal dressa son campement se trouvaient entre la ville de Fiésolle et celle d'Arezzo. Nous estimons qu'il passa l'Apennin dans la contrée du Casentino et qu'il pouvait aussi y avoir des marécages entre Ancisa et la plaine de Fegghine, et que cela a pu être ici ou là, car jadis, l'Arno avait des retenues et des marécages en plusieurs lieux ; mais, quel que soit le lieu, nous avons beaucoup parlé de notre fleuve, l'Arno, pour sortir de l'ignorance et informer les habitants actuels de notre ville et les étrangers qui y sont et qui y viendront.¹¹

L'énumération des évêchés qui suit cette description n'est pas une curiosité. En effet, il n'était pas rare que la description d'un pays se limitât à une énumération de ce type. Brunetto Latini établit ainsi pour l'Europe une véritable carte administrative de l'Église, très précise pour l'Italie, moins pour les autres pays mais mentionnant tout de même, *a minima*, le nombre d'évêchés¹². Villani se limite à ceux de Toscane, énumérés sèchement, comme s'il s'agissait pour lui d'un "passage obligé" pour répondre pleinement aux lois du genre.

Les onze petits chapitres qui suivent ont pour but de présenter les villes de Toscane, autres que Florence dont la fondation est, rappelons-le, l'objet principal de ce livre. Ils trouvent en partie leur origine dans l'une des sources de la *Nuova cronica*, la Légende des Origines¹³, et traitent succinctement de la fondation et de l'origine du nom de ces centres urbains. Selon la légende, Pistoia doit son nom à la peste qui s'y était déclarée ; Pise au fait qu'on y pesait les marchandises ; Lucques est dérivée du mot latin *lux*, lumière, parce qu'elle se convertit à la lumière du Christianisme avant les autres villes ; Sienne, du mot latin *senex*, parce qu'elle fut habitée à l'origine par de vieux soldats gaulois. Villani ajoute à cela un chapitre sur l'origine de Pérouse, d'Arezzo, de Luni, de Viterbo, d'Orvieto, de Cortone et de Volterra pour compléter le panorama urbain de la Toscane. Cependant, il ne donne aucune

¹¹ *Nuova cronica*, II, VI, pp. 71-72.

¹² Brunetto LATINI, *op. cit.*, I, 123, pp. 202-213.

¹³ La Légende des Origines est connue sous six noms différents : *Cronica de origine civitatis*, *Antiquarum hystoriarum libellus*, *Cronica de quibusdam gestis*, *Brieve memoria del nascimento di Firenze* et *Libro Fiesolano*. Cf. Colette GROS, « La plus ancienne version de *Il libro fiesolano* (*La Légende des origines*) », in « Letteratura Italiana Antica », Rivista annuale di testi e studi diretta da Antonio Lanza, Roma, Anno IV, 2003, pp. 11-28.

description de ces villes, se contentant de mentionner la période de leur fondation et de citer leur nom originel, s'il est différent de celui qu'elles portent au XIV^e siècle. Une fois encore, notre chroniqueur fait preuve d'une sobriété qui révèle sans doute le peu d'intérêt qu'il éprouve pour la géographie physique.

Les digressions proprement géographiques de la *Nuova cronica* s'arrêtent là, ou presque. En effet, l'année 1202, qui marque le début des invasions mongoles, offre à Villani l'occasion de parler d'un lieu qu'il n'a pas encore évoqué, bien qu'il figure dans toutes les représentations médiévales du monde : les montagnes de Gog et de Magog¹⁴.

Les noms de Gog et Magog sont d'origine biblique¹⁵. Le nom de Magog figure dans la Genèse (10-2) parmi ceux des sept fils de Japhet. Gog et Magog figurent au chapitre 38 de la Prophétie d'Ezéchiel. Dans les dix-sept premiers versets, le prophète décrit la constitution de l'armée de Gog, prince souverain de Mésec et de Tubal, « au pays de Magog » [2], « des confins du septentrion » [15] et son déferlement « contre ce pays de bourgades, [...] ces gens tranquilles, qui habitent en sécurité, qui ont tous des habitations sans murailles, qui n'ont ni verrous ni portes [...] pour piller et faire du butin » [11-12]. C'est la dernière attaque du paganisme contre le peuple de Dieu. Ces deux noms, Gog et Magog, ne réapparaissent dans la Bible que dans l'Apocalypse (20. 7-10) où ils semblent désigner des peuples :

[7] Quand les mille ans seront écoulés, Satan sera relâché de sa prison.[8] Il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, et les rassembler pour le combat en nombre égal à celui du sable de la mer.[9] Ils montèrent à l'intérieur du pays, et ils investirent le camp des saints et la cité bien-aimée. Mais le feu tomba du ciel et les dévora.[10] Le diable, leur séducteur, fut lancé dans l'étang de feu et de soufre, où étaient aussi la Bête et le Faux Prophète : ils y seront torturés jour et nuit pour les siècles des siècles.¹⁶

Ils semblent toutefois être évoqués dans les prophéties de Jérémie (4. 5-8) :

¹⁴ *Nuova cronica*, VI, 29, pp. 254-257.

¹⁵ Sur la légende de Gog et Magog, voir Arturo GRAF, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del Medio Evo*, Torino, Loescher, 1883, vol. II, « Appendice sulla leggenda di Gog e Magog », pp. 507-563.

¹⁶ Nous utilisons l'édition du Chanoine Crampon, Paris-Tournai-Rome-New-York, Desclée, 1960, « Livres du Nouveau Testament », p. 304.

[5] Annoncez en Juda et notifiez dans Jérusalem ; dites : “ sonnez de la trompette dans le pays ” ; criez à pleine voix et dites : “ Rassemblez-vous, et allons dans les villes fortes ”. [6] Élevez un étendard du côté de Sion, sauvez-vous, ne vous arrêtez pas ! Car j’amène du nord une calamité et une grande dévastation. [7] Un lion s’élance de son hallier, et un destructeur des nations est parti, a quitté son lieu, pour réduire ton pays en désert ; tes villes seront détruites, sans habitants. [8] C’est pourquoi ceignez-vous de cilices ; lamentez-vous avec des clameurs, car la fureur ne se retire pas, la colère de Yahweh est sur nous.¹⁷

À cette tradition biblique largement interprétée est venue s’ajouter la légende épique d’Alexandre le Grand, construite à partir d’un texte, désigné maintenant comme le pseudo-Callisthène, qui raconte que l’empereur, après sa victoire sur Gog et Magog, parvint à les contenir derrière un mur fait, selon les versions, de ronces, de fer, de laiton ou d’asiceton (un métal magique). Mais un jour, conclut la légende, les portes s’ouvriront et Gog et Magog sortiront et détruiront le monde¹⁸. Par la suite, le mur et la porte ne paraissant pas suffisants pour retenir les peuples captifs, on y ajouta tantôt des trompes qui sonnaient au vent, tantôt un aigle de pierre qui criait si quelqu’un essayait de s’échapper. Gog et Magog sont cités dans trois des quatre branches du *Roman d’Alexandre* des trouvères Lambert le Tort et Alexandre de Paris, version la plus populaire de cette légende à partir du XII^e siècle¹⁹.

Dans ce peuple mal localisé, on a successivement voulu reconnaître les Chaldéens, les Scythes, les Goths, les Huns, puis les Tartares, les Mongols ou les Turcs. D’autres ont déclaré que Gog et Magog étaient les descendants des dix tribus perdues d’Israël que Salmanasar V ou Sargon II fit transporter au nord de la Mésopotamie, au-delà de l’Euphrate. Mais le terme est souvent utilisé de façon générique pour désigner les tribus du nord. Cependant, si la position géographique de

¹⁷ *Ibidem*, « Livres de l’Ancien Testament », p. 932.

¹⁸ Le Coran et la littérature islamique ont une histoire très semblable : la Sourate de la Caverne mentionne un roi appelé Dhu l-Qarnaïn (Sourate 18, La Caverne 82-99). Dans la partie orientale de son royaume se trouvait une vallée entre deux montagnes où Gog et Magog faisaient régner la terreur. Dhu l-Qarnaïn fit construire un énorme mur de fer et de cuivre que Gog et Magog ne pouvaient pas franchir. Mais, depuis des centaines d’années ils creusent sous le mur et, quand ils réussiront à le traverser, ils se disperseront, mangeant, buvant et tuant.

¹⁹ Cf. Alexandre DE PARIS, *The Medieval French Roman d’ Alexandre*, éd. par E. C. Armstrong, D.L. Buffum, Bateman Edwards, L. F. H. Lowe Princeton, University Press, et Paris, Les Presses universitaires, 1937, p. 138 (branche 2) ; pp. 143, 181, 191-192 (branche 3) ; p. 329 (branche 4).

Gog et Magog s'est modifiée au cours du temps, elle a toujours constitué un lieu de contact avec des barbares païens qui représentaient une menace pour les peuples chrétiens.

De ces trois versions biblique, épique et historico-géographique de Gog et Magog, Villani privilégie la dernière en évoquant la contrée au moment du déferlement des Mongols sur l'Europe et en renvoyant ses lecteurs désireux d'approfondir leurs connaissances sur ce sujet à deux ouvrages – le *Devisement du Monde* de Marco Polo²⁰ et *La fleur des histoires de la terre d'Orient*²¹, composée vers 1307 par le prince arménien Hayton – qui apportent des informations sur les Mongols²².

Marco Polo situe la riche province montagneuse de Gog et Magog dans la contrée de Teuduch et il en retient qu'on y trouve de la « pierre lazule », des mines d'argent, des draps d'or, de bonnes armures et du gibier à profusion, en particulier cinq espèces de grues (livre I, chapitre LXIII).

Le prince Hayton offre un aperçu historique et géographique de l'Asie. Son œuvre, divisée en quatre parties, donne, respectivement, une description complète des quatorze pays d'Asie, une synthèse consacrée aux dynasties arabes et turques de Mahomet au XII^e siècle, une histoire des Tartares et des Mongols en Orient et en Occident et, enfin, un plan de reconquête de la Terre Sainte. La troisième partie, qui traite de l'histoire des Mongols, décrit leurs croyances et retrace leur expansion, depuis le moment où un forgeron, un pauvre vieillard nommé Gengis, devint, par intervention divine, le seigneur des sept nations de Mongols et réussit à leur faire franchir la montagne de Belgian.

Le chapitre que Villani consacre aux Mongols est intitulé « Comment les Tartares descendirent des montagnes de Gog et Magog », ce qui établit un lien direct entre les Mongols et Gog et Magog, en écartant *a priori* les autres versions²³. Cependant, la présentation du lieu montre

²⁰ Marco POLO, *Le devisement du monde*, éd. Philippe Ménard, Genève, Droz, 2001-2005, 4 vol.

²¹ Prince HAYTON, *La fleur des histoires de la terre d'Orient*, in *Croisades et pèlerinages, récits, chroniques et voyages en Terre Sainte XII^e-XVI^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1997, (III, 1-2-3), pp. 803-878.

²² En 1245, Innocent IV envoya des missions dominicaines et franciscaines au Khan des Mongols.

²³ Villani ne distingue jamais les Tartares des Mongols.

d'emblée que le chroniqueur les connaît parfaitement et prend plaisir à les entremêler.

Ainsi, il précise que Gog et Magog sont appelées en latin « Monts de Belgen », dénomination utilisée par Flavius Josèphe²⁴ et que les Tartares seraient issus des tribus d'Israël. Puis il reprend à son compte la version du *Roman d'Alexandre* dans laquelle de grandes trompes empêchent par leur bruit les Tartares de s'approcher des montagnes et de les franchir, mais sans parler de portes, de quelque matière que ce soit.

C'est alors qu'il relate un épisode qui n'est inscrit dans aucune des versions traditionnelles de la légende et qui nous paraît être une savante combinaison de légendes mongoles. Selon Villani, des hiboux firent leur nid dans l'embouchure des trompes qu'Alexandre avait fait construire, ce qui les obtura et plus aucun son n'en sortit. Alors, les Tartares s'enhardirent et s'approchèrent des monts interdits. Découvrant le subterfuge, ils les franchirent et se répandirent dans l'Inde fertile. C'est pourquoi, conclut-il, les Tartares « ont un grand respect pour les hiboux et les grands seigneurs portent, par élégance, des plumes de hibou sur leur chapeau »²⁵.

Cette conclusion renvoie à deux légendes qui expliqueraient la présence effective de la plume de hibou qui orne le chapeau des dignitaires mongols. La première, révélée par un dominicain florentin, Ricoldo da Montecroce²⁶, raconte qu'un chasseur, poursuivant un lièvre qui s'était réfugié à proximité de la forteresse édifiée par Alexandre le Grand, s'étonna d'entendre chanter un hibou, oiseau réputé craintif, dans un lieu supposé abriter de nombreuses troupes et il découvrit ainsi que la voie était libre et permit à sa tribu de franchir les Monts de Belgian²⁷.

²⁴ *Antiquités judaïques*, V.

²⁵ *Nuova cronica*, VI, XXIX, p. 255.

²⁶ Riccold DE MONTE CROCE, *Pérégrination en Terre Sainte et au Proche Orient*, texte latin et traduction, par René Kappler, Paris 1997, XVI. « [...] Quidam autem ex tartaris intendens venationi secutus est canes persequentes leporem, qui directe fugit ad fortalicium et intravit fugiens canes. Predictus autem aviditate prede et venationis non advertit tumultum. Cum autem valde propinquus timeret intrare, venit bubo et stans super portam incepit cantare. Tartarus autem dixit intra se d(icens) " Non est habitatio hominum locus ad quem lepus confugit et bubo cantat ". Et ita fiducialiter intrans neminem invenit ; et locum lustrans et fictionem tumultus inveniens, rediit ad suos et petiit fieri princeps si illos cum omni securitate transduceret. Et sic transierunt. » Il est fort probable que Villani a eu l'occasion de rencontrer Ricoldo (Florence v. 1243, Florence 31 octobre 1320) lorsque celui-ci revint à Florence après avoir voyagé dans tout l'Orient.

²⁷ Selon Arturo Graf, Ricoldo da Montecroce fut le premier à divulguer cette légende en Europe (cf. Arturo GRAF, *op. cit.*, pp. 554-555).

L'autre, également fondée sur la réputation du hibou, raconte que Gengis Khân, poursuivi par des ennemis, se cacha dans un buisson sur lequel un grand duc vint se poser, par intervention divine, faisant croire aux poursuivants que celui qu'ils cherchaient ne pouvait se trouver là. Cette seconde légende, racontée par le prince Hayton, est indépendante du récit du franchissement de la montagne de Belgian réussi grâce à l'intervention divine, selon l'annonce faite à Gengis Khân au cours d'une vision : « [...] tu t'agenouilleras neuf fois vers l'orient et tu prieras le Dieu immortel de te montrer le chemin, Il te le montrera et tu pourras passer avec les tiens. »²⁸.

Pourquoi Villani a-t-il transformé une légende qui possédait déjà de nombreuses variantes parmi lesquelles il pouvait certainement en trouver une qui le satisfît ? La version qu'il crée lui permet, nous semble-t-il, de conforter le lien entre Gog et Magog et les Mongols par le biais des hiboux, mais aussi d'évacuer tout merveilleux et toute intervention divine de la légende et de faire entrer cet épisode dans l'Histoire : Alexandre le Grand reste un roi de Grèce « qui conquiert le monde entier » et Gengis Khân est le seigneur « très valeureux et sage qui, grâce à sa sagesse et sa bravoure, sortit avec son peuple de ces montagnes »²⁹. Cette nouvelle histoire, non dénuée de poésie, fait l'objet d'une des illustrations du manuscrit Chigi L VIII 296 (f. 67v)³⁰ ; Giovanni Pascoli s'en est également inspiré dans l'un des *poemi conviviali* intitulé « Gog e Magog »³¹.

Au-delà des diverses parties du monde que nous avons évoquées, de nombreux lieux sont mentionnés dans la chronique. L'analyse de leur mode d'introduction dans le récit et de leur mode de localisation permet d'entrer plus avant dans la perception de l'*ailleurs*.

²⁸ Prince HAYTON, *op. cit.*, III, 6, p. 829. Cf. également le chapitre suivant dont la rubrique est : « Notre-Seigneur montre à Gengis Khân et aux siens le chemin pour passer le mont Belgian », III, 7, p. 829.

²⁹ *Nuova cronica*, VI, XXIX, p. 255.

³⁰ *Il Villani illustrato. Firenze e l'Italia medievale nelle 253 immagini del ms. Chigiano L VIII 296 della Biblioteca Vaticana*, a cura di Chiara Frugoni, Roma, Biblioteca Apostolica Vaticana / Le Lettere, 2005, p. 121.

³¹ Cf. Giovanni PASCOLI, *Poemi conviviali*, « Gog e Magog », XVI : « A piè delle Mammelle d'Aquilone / giunsero cauti. E il vecchio nano astuto / con mani e piedi rampicò sui tufi. / E vide in cima un grande padiglione / come di tromba, e vi scivolò muto : / v'udì soffi, vi scorse occhi di gufi. / Un nido immondo riempiva il vuoto / di quella tromba. Un grande gufo immoto / v'era, due ciuffi in capo irti, da re. »

Nous pouvons constater tout d'abord qu'ils évoquent un *ailleurs* systématiquement ramené à un *ici*, Florence, qui justifie leur présence. Ainsi, l'histoire de la fondation de Fiésole³² – elle-même justifiée par le fait que les Florentins sont issus de Fésulans – justifie à son tour le récit de la fondation de Troie par un Fésulan et son histoire jusqu'à sa destruction³³ ainsi que le récit des aventures de tous les rescapés de Troie et le détour par les villes et les royaumes qu'ils ont fondés³⁴ et donc l'histoire du royaume franc³⁵ et de Rome³⁶ jusqu'à la conjuration de Catilina qui marque le retour à Fiésole et prélude à la fondation de Florence. De même, les Goths et les Vandales ayant mis Florence à sac³⁷, il est légitime de raconter leur histoire³⁸ et il en sera ainsi pour les Lombards³⁹ jusqu'à ce que Pépin le Bref puis Charlemagne interviennent, justifiant un retour à l'histoire du peuple franc. Tout récit qui pourrait être considéré comme une digression par rapport au "programme" annoncé par le prologue⁴⁰ est ainsi justifié par un lien avec Florence dont l'expansion légitime, dès 1070, l'élargissement de la "matière" définie en préambule :

Grâce à l'expansion et à l'œuvre des Florentins, la réputation de Florence commença à croître et à se répandre dans le monde, plus qu'elle ne l'avait fait auparavant. Aussi, il devient quasiment nécessaire qu'à partir de maintenant, dans notre traité, nous parlions plus universellement des faits présents et passés des papes et des empereurs et des rois et de nombreuses provinces du monde parce qu'ils se rapportent à notre matière.⁴¹

32 *Nuova cronica*, I, VII, pp. 11-13.

33 *Ibidem*, I, X-XV, pp. 17-22.

34 *Ibidem*, I, XVI-XVIII et XXI, pp. 23-25 et pp. 29-32.

35 *Ibidem*, I, XIX-XX, pp. 25-29.

36 *Ibidem*, I, XXII-XXX, pp. 32-48.

37 *Ibidem*, II, XXIV, pp. 91-93 et III, I, pp. 95-98.

38 *Ibidem*, III, II-VI, pp. 99-108.

39 *Ibidem*, III, VII, p. 108-110 et IX-XIII, pp. 120-129.

40 « Ce livre s'appelle *Nuova cronica*, dans lequel on traite de nombreuses choses passées, et spécialement de l'origine et des débuts de la ville de Florence et puis de toutes les mutations qu'elle a eues et qu'elle aura au cours des temps : commencé à compiler en l'année 1300 de l'Incarnation de Jésus Christ ». La rubrique du prologue du livre I permet de découvrir ce que Villani propose à ses lecteurs et qu'il répétera dans le prologue : une chronique qui, pour le lointain passé, ne s'intéressera pas exclusivement à Florence mais qui, pour le passé récent et le présent, ne traitera que « de toutes les mutations qu'elle a eues et qu'elle aura au cours des temps », ce qu'il appelle par la suite, selon une tradition bien établie chez les chroniqueurs, « nostra materia ».

41 *Nuova cronica*, V, XVIII, p. 190.

Toutefois, lorsque le lien peut paraître ténu, la structure du récit est fortement charpentée et il n'est pas de chapitre qui ne martèle l'impérieuse nécessité de dire, de raconter, afin de mieux exposer l'histoire de Florence⁴².

Parfois, le lien avec l'*ailleurs* est constitué par le chroniqueur lui-même qui, parce qu'il se trouvait là et a assisté à des événements remarquables, se doit d'en témoigner. Tel est le cas de la guerre de Flandre racontée par le menu en trente-quatre chapitres parce que « moi, écrivain, je peux vraiment en témoigner car quelques jours après, je me trouvais sur le champ de bataille »⁴³.

Le statut de chroniqueur que Villani s'est attribué l'oblige, étant donné qu'il n'a pu voir lui-même qu'une infime partie des faits qu'il relate, à solliciter le témoignage d'autrui. Cela suffit pour justifier la présence dans la chronique de lieux très éloignés de Florence. Et, comme d'autres historiens avant lui, Villani choisit ses sources, pas seulement, comme cela a été avancé, parce que dans le monde communal les « savi », « sapientes » ou « prudentes viri » étaient des personnages investis de multiples fonctions et qu'à Florence il n'y avait pas une boutique de marchand qui n'eût à portée de main son « sage », mais parce que cela correspond à une tradition historiographique bien établie. C'est pourquoi il rapportera ce que lui a dit Pera Balducci⁴⁴ – dont il précise la haute fonction, « prieur », et l'âge respectable, « 90 ans » – à propos de l'accueil enthousiaste réservé au florin d'or par le roi de Tunisie, mais aussi ce qu'il a appris sur l'importance de la cavalerie tartare par un membre de la famille Bastari :

Et je ne veux pas que toi, lecteur, tu t'étonnes que nous écrivions que Ghazan se trouvait là avec presque 200 000 Tartares à cheval, car telle fut la vérité, et nous sûmes cela d'un de nos voisins florentins, les Bastari, élevé, dès son plus jeune âge, à sa cour et qui vint ici, pour lui, avec d'autres Tartares, comme ambassadeur auprès du Pape et des rois des Chrétiens et qui témoigna de cela et nous le dit.⁴⁵

Entre 1303 et 1386, cette grande famille florentine compta parmi ses membres quatorze prieurs et six gonfaloniers. Villani ne cite pas le nom

⁴² Cf. par exemple : *Nuova cronica*, I, XXIX, p. 47 ; II, VI, p. 69 ; V, XVIII, pp. 189-190.

⁴³ *Ibidem*, IX, 78, vol. II, p. 154.

⁴⁴ *Ibidem*, VII, LIII, pp. 345-347.

⁴⁵ *Ibidem*, IX, XXXV, vol. II, pp. 55-56.

de son informateur mais il s'agit certainement de Guiscardo qui se rendit à Rome pour le Jubilé de 1300 en qualité d'ambassadeur de Ghazan, roi des Tartares. C'est certainement à cette occasion que Villani le rencontra et qu'il put ainsi conforter par un témoignage direct les informations puisées dans les œuvres du prince Hayton et de Marco Polo.

Nous avons déjà constaté que Villani semblait peu intéressé par la géographie que nous nommons physique. De nombreux lieux cités dans la *Nuova cronica* ne sont jamais délimités parce que bien connus, ou peut-être mal. Tel est le cas de l'Italie, de l'Afrique, de l'Allemagne et de nombreux autres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici. Cependant, il accorde une certaine importance à l'environnement naturel lorsqu'il traite de la fondation d'une ville. Nous découvrons ainsi qu'il est sensible à la salubrité de l'air⁴⁶ – garantie par la présence de montagnes et par la proximité de la mer – mais aussi de l'eau, révélée par la présence de sources et de thermes « qui soignent les maladies »⁴⁷. Il est également sensible à la présence de remparts qui, mieux qu'un habitat dispersé, inscrivent dans le paysage l'existence d'un lieu de pouvoir comme le montre sa description de la fondation de Rome :

Romulus et Remus, ayant laissé Albe à Numitor, construisirent et entourèrent de remparts la grande et noble ville de Rome bien que jadis elle ait été peuplée de bourgs, de hameaux dispersés et de places fortes en divers lieux des montagnes et des vallées mais ils la rassemblèrent comme une ville... Puis ils transportèrent la seigneurie d'Albe à Rome et ils en firent la capitale du royaume des Latins.⁴⁸

À cette exception près, les lieux sont quelquefois définis à la fois par leur appellation moderne et antique. Ainsi, Enée arriva en Italie « dans le Golfe de Baia qui aujourd'hui s'appelle mer Morte, au cap Misène » (I, 22) ; Théodoric détruisit « la Lotharingie, c'est-à-dire le Brabant et le Hainaut » III 4... Cette pratique est certainement le fruit d'un effort de clarté : le lecteur peut ainsi mieux situer le lieu indiqué. Cependant, il arrive aussi que l'appellation moderne soit complétée par une dénomination antique d'origine littéraire ou administrative qui permet à l'auteur de faire montre de son érudition. Tel est le cas de la Lombardie

⁴⁶ Cf. *Ibidem*, I, VII, vol. I, p. 12 à propos de Fiésole ; II, XIII, p. 78 à propos de Luni ; III, XV, p.80 à propos d'Orvieto.

⁴⁷ Cf. *Ibidem*, II, XIV, p. 79 à propos de Viterbo.

⁴⁸ *Ibidem*, I, XXVI, p. 41.

dont l'ancien nom romain, selon Villani, était « province Ombrie » (III 7) ou de la Sicile « que les poètes appellent Trinacrie ».

La plupart des désignations sont toutefois issues de la géographie humaine ou politique, parfois des deux, car elles sont, dans certains cas, plus faciles à utiliser que la géographie physique, entravée par l'absence de tracé précis des frontières. Leur analyse met cependant en lumière une organisation de l'espace révélatrice des conceptions politiques et sociales de la société dont elle émane et à qui elle est destinée.

La première grande différenciation est d'ordre religieux. Nous avons déjà fait état de la place réduite que Villani accorde à la description des territoires de L'Église. Cependant, il donne une vision générale de la géographie religieuse médiévale en précisant, lorsque cela lui est possible, le moment de la conversion au christianisme, en décrivant l'expansion de l'Islam⁴⁹ et en opérant, si nécessaire, une distinction entre païens, idolâtres et chrétiens mais aussi entre les diverses croyances au sein du christianisme et de l'Islam⁵⁰.

La seconde concerne les états. Dans la *Nuova Cronica* un état, quelle que soit sa taille, est parfois défini en fonction du peuple qui l'habite : les Gaulois donnent leur nom à la Gaule, les Francs à la France, les Lombards à la Lombardie... Mais un état n'existe qu'à partir du moment où il se trouve des hommes pour le diriger, d'où les nombreuses pages que Villani consacre aux lignages au cours desquelles les états sont désignés par le nom de leur possesseur. Cependant, le facteur déterminant à la constitution d'un état est, pour notre chroniqueur, la fondation d'une ville propre à en être la capitale. Ceci semble s'inscrire, bien sûr, dans la logique de la fondation des cités antiques, mais c'est surtout la manifestation de l'appartenance de Villani à la société urbaine, "marchande" et "bourgeoise" qui voit dans la ville, et en particulier dans sa ville-capitale, Florence, un modèle presque idéal de vie en société. Comme Dante⁵¹ et Brunetto Latini qui, avant lui et à la suite d'Aristote et de Cicéron, avait défini la ville comme « une réunion de gens faite pour habiter en un lieu et vivre selon une loi »⁵², Villani ne

⁴⁹ *Ibidem*, III, 8, p. 118.

⁵⁰ *Ibidem*, pp. 119,120.

⁵¹ Cf. *Convivio* IV, 4, et *Monarchia* I, 3, 4-5.

⁵² Brunetto LATINI, *Livre dou Tresor*, a cura di F. J. Carmody, Berkeley, 1948, III, LXXIII « Dou gouvernement des cités », p. 391, Slatkine, Genève 1975 et Brunetto LATINI *Trésor*, a cura di P. G. Beltrami, P. Squillacioti, P. Torri e S. Vatteroni, Torino, Einaudi, 2007, pp. 790-791.

conçoit pas un monde sans villes. Avant la fondation de la celle de Sutri, écrit-il, les gens étaient « des rustres », qui vivaient « presque comme des bêtes ». Ils apprirent à « vivre comme des humains » en cultivant la terre mais surtout en édifiant des villes protégées par des murailles et, en particulier, une capitale⁵³. Comment ne pas se souvenir de certains portraits de paysans, peu flatteurs, des nouvelles de Boccace ou de cette recommandation d'un autre Florentin, contemporain de Villani, Paolo da Certaldo : « La campagne donne de bonnes bêtes mais de mauvais hommes ; aussi fréquente-la peu : reste en ville, exerce un métier ou fais du commerce et tu t'en trouveras bien. »⁵⁴ ?

Dès lors, il n'est guère étonnant que, dans la description du monde que Villani propose, les villes – la Ville – deviennent un point de référence constant, même pour les fleuves, les montagnes et les mers auxquels elles donnent parfois leur nom⁵⁵.

Au terme de ce bref voyage dans l'*ailleurs* de la *Nuova cronica*, nous constatons qu'il ne s'agit pas d'un monde peuplé de créatures étranges ou monstrueuses, mais d'un monde bien réel que Villani tente d'expliquer en se libérant du poids de la tradition par l'élimination de tout ce qui, dans les sources cent fois répétées (Salluste, Solin, Paul Orose, Isidore de Séville...), relevait du merveilleux. Ceci lui permet de construire une représentation du monde plus concrète – fondée notamment sur son expérience de marchand – et c'est là l'essentiel, car on ne saurait oublier qu'au même moment, l'atlas dit « catalan »⁵⁶, attribué à Abraham Cresques, représentait le peuple de Gog et Magog, suivant leur monarque et portant des bannières avec l'emblème du diable. Cette Image du Monde que livre Villani n'en reste pas moins tributaire d'un point de référence. En effet, s'il est difficilement démontrable que son auteur était notamment conscient de l'importance qu'il attribuait au modèle urbain dans sa description du monde, il est

⁵³ *Nuova cronica*, I, XXIII, vol. I, pp. 34.

⁵⁴ Paolo DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi*, in *Mercanti scrittori* a cura di V. Branca, Milano, Rusconi, 1986, p. 19.

⁵⁵ Cf. par exemple *Nuova cronica*, II, 6, vol. I, pp. 69-72, pour les cours du Tibre et de l'Arno ; I, 22, p. 33, pour le mont Barbaro, situé « au dessus de Pozzuoli » ; I, 32, p. 50, pour l'Alpe de Bologne ; II, 7, p. 73, pour l'Adriatique. La ville est déjà présente dans la préparation des itinéraires et les récits de voyages surtout de pèlerins (cf. *Itinerario da Londra a Gerusalemme di Matteo di Parigi (1352)*, mais à moindre échelle.

⁵⁶ BNF, ESP 30. Cet atlas, peut-être compilé par Cresques Abraham, dit Cresques le Juif, « maître des mappemondes et des boussoles » de l'infant d'Aragon, provient de la bibliothèque du roi de France Charles V.

manifeste que la structure fortement signifiante de l'œuvre porte à ramener tout l'*ailleurs* représenté à un *ici* omniprésent qui est Florence. Par ailleurs, ce monde est bien celui que parcourent ces nouveaux paladins que sont les marchands florentins alors qu'ils écrivent ce que Vittore Branca nomme si bien leur « épopée »⁵⁷.

Riassunto

Il fine di questo articolo è di definire come l'*altrove* viene descritto da Giovanni Villani nella « Nuova cronica ». L'analisi della rappresentazione, in questa cronica, delle diverse parti dell'universo tradizionalmente raffigurate dagli Enciclopedisti del Medio Evo e del loro modo di inserimento nel discorso chiarisce i legami esistenti tra questo *altrove* e Firenze e cerca di dimostrare la peculiarità della sua rappresentazione.

Mots-clés

ailleurs, Giovanni Villani, “Nuova cronica”, “Imago mundi”, “descriptio terrae”, Gog et Magog.

⁵⁷ Vittore BRANCA, *Boccaccio medievale e nuovi studi sul Decameron*, Firenze, Sansoni, 1996, « L'epopea dei mercatanti » pp. 134-164.